LA PILULE DU BONHEUR

Benoît HILLAIRET

Éditions ART ET COMÉDIE
2, rue des Tanneries
75013 PARIS

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés pour tous pays
ISBN : 978-2-84422-649-5
© Éditions théâtrales ART ET COMEDIE 2008

NOTE SUR L'AUTEUR

Enfant, il allait voir son père jouer dans la troupe locale. Adolescent, il participa pendant plusieurs années aux spectacles de variété donnés par les jeunes de sa commune. Plus tard, il découvrit la magie du boulevard en voyant Poiret et Serrault jouer « La cage aux folles » au théâtre du Palais-Royal. Amoureux des mots, passionné de théâtre, que pouvait-il faire d'autre que d'écrire des comédies ?

PERSONNAGES

Rôles féminins : **PAULINE CHARDON**, femme du docteur, 50 ans
SOPHIE FONSEC, curiste, 46 ans
LUCILE, secrétaire, 25 ans
LOLOTTE, fille du docteur, 24 ans
LA GÉNERALE Bigorneau de la Gachère, 73 ans

Rôles masculins : **LE DOCTEUR CHARDON,** 53ans
LE GÉNÉRAL Bigorneau de la Gachère, 76 ans
STÉPHANE, curiste, 30 ans
LOLO, fils du docteur, 27 ans
ANNIBAL DE BASSE-COUR, 30 ans

DÉCOR

Un cabinet de consultation plutôt cossu. Un bureau, deux fauteuils, un paravent, une grande armoire à pharmacie, quelques chaises. Une porte donnant sur le bureau de la secrétaire, une donnant sur le bureau des archives et une donnant sur un salon.

ACTE I

SCÈNE 1

DR CHARDON, LUCILE, MME FONSEC

Le Dr Chardon se lève et entrouvre une porte.

DR CHARDON - Lucile, faites entrer le patient suivant et apportez son dossier, s'il vous plaît.

Lucile entre en se faisant les ongles, suivie de Mme Fonsec.

LUCILE - Je vous en prie madame Fonsec, entrez.

DR CHARDON - Bonjour madame. Allez vous asseoir. *(S'adressant à sa secrétaire.)* Lucile, soyez gentille de ne pas vous faire les ongles pendant votre travail. Vous êtes secrétaire médicale, pas manucure. Vous n'êtes pas payée pour vous faire une beauté.

LUCILE - Mais je le fais pour vous, cher docteur, je sais que vous les aimez beaucoup. Elles ne vous plaisent plus, peut-être, mes mains ?

DR CHARDON - Évidemment que oui, elles sont ravissantes, fines, élégantes, bien entretenues et blanches comme il sied aux secrétaires qui ne travaillent pas beaucoup… Vos pieds aussi sont très jolis et tout ce qu'il y a entre les deux est adorable.

Il essaie de lui faire un câlin, mais elle se dérobe.

LUCILE - Voyons docteur, un peu de tenue ! Vous êtes nutritionniste, pas masseur.

Mme Fonsec toussote. Lucile disparaît. Le Dr Chardon revient à son bureau.

Dr Chardon - Asseyez-vous, je vous en prie.

Mme Fonsec - C'est fait.

Lucile rentre avec un dossier, le pose sur le bureau et repart en se déhanchant.

Dr Chardon *(la suivant du regard)* **-** Merci mon petit… Alors vous vous appelez Mme Fonsec, prénom Sophie… Sophie Fonsec… Je parie que vous êtes charcutière.

Mme Fonsec - Comment vous avez deviné ?

Dr Chardon - Une intuition… Vous avez choisi la clinique « Les Jonquilles » pour faire une cure d'amaigrissement et je vous félicite de ce choix. Nous sommes les spécialistes de la lutte contre la sur- charge pondérale. Sachez que nous faisons aussi de la remise en forme et également les soins du corps. Tout cela est très important pour la santé et pour le moral. De plus, nous avons un grand projet. Je vous en parle en toute confidentialité, surtout ne le répétez pas, c'est top secret. Nous allons rallonger l'aile sud du bâtiment pour y ouvrir un département de chirurgie esthétique. Toutes les femmes veulent se faire refaire quelque chose.

Mme Fonsec - Moi ça va, il n'y a rien à refaire ; juste un petit dégraissage.

Dr Chardon - Tenez, regardez cette brochure… En feuilletant ce petit fascicule, vous avez un aperçu, page trois, de la chambre dans laquelle vous allez passer votre séjour. Voyez comme elle est lumineuse et spacieuse.

Mme Fonsec - Et onéreuse !

Dr Chardon - Nous disposons également, page six, d'un matériel ultramoderne et d'une technologie dernier cri.

Mme Fonsec - Et hors de prix !

Dr Chardon - De plus, pour faciliter votre combat contre les kilos en trop, madame Fonsec, nous avons un grand nombre d'activités physiques et ludiques qui vous rendront la cure plus agréable et plus chaleureuse.

Mme Fonsec - Et plus ruineuse !

Dr Chardon - Allons, madame Fonsec, soyez sans crainte, vous ne regretterez pas votre argent car, quand vous repartirez d'ici, vous aurez retrouvé la ligne de vos vingt ans.

Mme Fonsec - Holà !

Dr Chardon - Je vois que vous avez opté pour la formule « je perds dix kilos en trois semaines ». C'est un choix judicieux car c'est le plus efficace, même s'il demande beaucoup de courage de la part du curiste… et je suis sûr que vous n'en manquez pas. Vous allez être comme un coq en pâte chez nous, madame Fonsec.

Mme Fonsec - Je préfèrerais être comme une poule sans pâte !

Dr Chardon - Ah ! ah ! ah ! Vous prenez tout ça avec humour et c'est bien. Tout d'abord, nous allons remplir un petit questionnaire pour cerner votre situation. Donnez-moi votre âge, madame Fonsec.

Mme Fonsec - Quarante-deux ans.

Silence.

Dr Chardon - Madame Fonsec, je ne vous demande pas un chiffre au hasard entre quarante et cinquante. Nous sommes en train de remplir un dossier médical, c'est très sérieux, alors ne jouez pas les minaudières. Je veux votre âge véritable.

Mme Fonsec - Quarante-six ans.

Dr Chardon - Eh, tout augmente. Bien, à présent, donnez-moi votre taille et votre poids.

Mme Fonsec - Un mètre soixante-cinq, mmmm kilos.

Dr Chardon - Voulez-vous répéter, s'il vous plaît ? Je n'ai pas compris.

Mme Fonsec - Un mètre soixante-cinq, mmmm kilos.

Dr Chardon - Parlez plus fort, madame Fonsec.

Mme Fonsec - Un mètre soixante-cinq, mmmm kilos.

Dr Chardon - Bon, levez-vous. *(Mme Fonsec se lève. Il se lève aussi et fait le tour de sa patiente.)* Ça va me rappeler mon enfance quand je faisais les foires aux bestiaux avec mon père qui était maquignon! Les épaules sont larges et solides… superbe double menton… la croupe est bien rebondie, le cuissot épais… je dirais… quatre-vingt-douze kilos. *(Mme Fonsec secoue négativement la tête.)* Plus? *(Réponse positive de la tête.)* Quatre-vingt-treize? *(Réponse négative de la tête.)* Plus ? *(Réponse positive de la tête.)* Quatre- vingt-quatorze ? *(Réponse négative de la tête.)* Quatre-vingt-quinze ? *(Réponse positive de la tête.)* Et nous y voilà… Un mètre soixante- cinq, quatre-vingt-quinze kilos. Que de temps perdu pour quelques kilos, madame Fonsec !

Mme Fonsec - On a le droit d'être coquette.

Entrée de Lucile.

Dr Chardon - Qu'y a-t-il, Lucile ?

Lucile - Le général de la Gachère voudrait vous voir immédiatement.

Dr Chardon - Dites-lui de patienter un moment, je suis en consultation.

Lucile - Il a l'air très pressé.

Dr Chardon - Il attendra quand même. *(Lucile repart.)* Maintenant, madame Fonsec, parlons de vos habitudes alimentaires. Que prenez-vous le matin au petit déjeuner ?

Mme Fonsec - Avec Raoul, mon mari, on n'a pas beaucoup de temps à perdre avant l'ouverture du magasin. Alors on mange sur le pouce… un peu de pâté ou de rillettes avec une baguette fraîche que je vais chercher chez le boulanger d'à côté.

Dr Chardon - Je vois… Et pour le déjeuner ?

Mme Fonsec - Quand on a bien travaillé le matin, on a besoin de reprendre des forces. Avec Raoul on sort le plat de charcuterie en entrée, et ensuite on se fait une andouillette ou une côte de porc dans l'échine. Quelquefois, pour changer, c'est le boudin ou les saucisses qu'on fait frire dans la graisse d'oie. C'est délicieux.

Dr Chardon - Vous les accompagnez avec des légumes verts, je suppose ?

Mme Fonsec - Des légumes? Pourquoi pas une salade pendant que vous y êtes… Quoique une frisée avec des lardons ce n'est pas mauvais. Non, il nous faut du consistant pour affronter l'après-midi, du lourd, des trucs qui tiennent à l'estomac : des patates, de la purée ou des haricots… Moi, j'ai un faible pour le gratin dauphinois, c'est plus onctueux, plus crémeux.

Dr Chardon - Et le soir même chose, je présume ?

Mme Fonsec - Ah non ! Le soir, on mange léger. Ma mère m'a toujours dit : « Pour bien dormir, il faut manger léger. »

Dr Chardon - Et quelle est la signification du mot « léger » dans votre bouche ?

Mme Fonsec - Disons qu'on se contente d'une assiette de garbure et d'une viande grillée avec une toute petite noisette de beurre salé.

Dr Chardon - Et du poisson, vous en mangez de temps à autre ?

Mme Fonsec - Jamais. Raoul a peur d'avaler une arête.

Dr Chardon - Eh bien, c'est pas gagné. Pour être franc, avec vous, je m'étonne qu'avec une telle alimentation vous n'ayez pas dépassé le quintal.

MME FONSEC - Je me surveille, docteur.

DR CHARDON - Je n'en doute pas, madame Fonsec, je n'en doute pas.

MME FONSEC - Il y a autre chose que je dois vous avouer, docteur.

DR CHARDON - Concernant vos habitudes alimentaires ?

MME FONSEC - Oui.

DR CHARDON - Allez-y, dites-moi tout, au point où nous en sommes…

MME FONSEC - Je fais quatre heures.

DR CHARDON - Vous prenez un goûter !

MME FONSEC - Oui.

DR CHARDON - Mais où le mettez-vous?

MME FONSEC *(désignant son ventre)* **-** Là.

DR CHARDON - Et de quoi se compose ce goûter ?

MME FONSEC - Avec Jacqueline, ma voisine, la boulangère, on se retrouve chez elle ou chez moi pour bavarder quelques minutes autour d'un café. Faut bien se détendre, pas vrai ?

DR CHARDON - Et comment ! Mais… vous ne trempez tout de même pas une tartine de pâté de foie dans votre café ?

MME FONSEC - Je connais les bonnes manières, docteur. Avec le café on mange des petits gâteaux. Moi, ce que je préfère, c'est les mille-feuilles et les éclairs au chocolat.

DR CHARDON - Aïe, aïe, aïe ! Avez-vous déjà fait d'autres régimes, madame Fonsec ?

MME FONSEC - Jamais !

Dr Chardon - Et qu'est-ce qui vous pousse à entreprendre cette cure d'amaigrissement ? Quelques problèmes d'ordre physique, ou est-ce une image de vous-même qui vous déplaît et qui entraîne un mal-être psychologique qui perturbe votre quotidien et, en corollaire, l'intimité de votre couple ?

Mme Fonsec *(long silence)* **-** Non.

Dr Chardon - Alors pourquoi cette cure ?

Mme Fonsec - Parce que je suis invitée au mariage d'une petite cousine et que je ne peux plus rentrer dans la tenue que j'avais achetée il y a cinq ans pour le mariage de mon neveu.

Dr Chardon - Si je puis me permettre, achetez une autre robe, ça vous coûtera moins cher qu'un séjour ici.

Mme Fonsec - Pas du tout docteur, j'ai fait mes comptes. Une autre tenue n'ira pas avec mes chaussures, mes bijoux, mon châle, mon sac à main. Je devrai racheter tout ça, vous imaginez la dépense ! Et puis je dois bien vous l'avouer, mon Raoul en pince pour cette robe. Quand je la porte, ça l'émoustille, comme il dit.

Dr Chardon - Quel veinard, ce Raoul ! *(Entrée de Lucile.)* Oui, Lucile ?

Lucile - Le général s'énerve. Il veut absolument vous voir dans la minute.

Dr Chardon - Dites-lui d'attendre, je suis occupé.

Lucile - Mais je ne sais plus quoi faire pour le calmer.

Dr Chardon - Débrouillez-vous ma petite Lucile. Attachez-le, assommez-le, bâillonnez-le, mais laissez-moi terminer ma consultation. *(Sortie de Lucile.)* Madame Fonsec, avant de commencer, il faut faire un bilan de santé complet pour voir si votre métabolisme fonctionne parfaitement. Avez-vous du diabète ou du cholestérol?

MME FONSEC - Je n'en sais rien, docteur.

DR CHARDON - D'accord… Passez derrière ce paravent, je vous prie, et déshabillez-vous.

SCÈNE 2

DR CHARDON, LUCILE, LE GÉNÉRAL

Mme Fonsec disparaît derrière le paravent tandis que Lucile entre avec fracas, poussée par le général.

LUCILE - Excusez-moi docteur, je n'ai pas pu le retenir plus longtemps.

DR CHARDON - Général de la Gachère, mon bureau n'est pas un moulin.

LE GÉNÉRAL - Général Bigorneau de la Gachère. Ne me confondez pas avec mon cousin, le général Bigorneau de la Parée qui pendant la guerre 39-45 était planqué dans un ministère à Vichy. Une honte pour la famille !

DR CHARDON - Général, vos turpitudes familiales je m'en fous, et votre passé militaire, aussi glorieux fut-il, n'excuse en aucun cas votre comportement.

LE GÉNÉRAL - Jeune homme, la raison qui motive cette intrusion fracassante, j'en conviens, se justifie par son importance. *(Il s'assied et ordonne au docteur d'en faire autant.)* Asseyez-vous et écoutez- moi… Je suis amoureux.

DR CHARDON - Oh !

LE GÉNÉRAL - Une jeune femme superbe.

DR CHARDON - Ah !

Le général - Je la croise chaque matin en faisant mon jogging dans le parc de la clinique. La cinquantaine triomphante, un corps d'athlète, la démarche légère d'un adjudant-chef du 8e régiment de Hussards, les cheveux en brosse, la mâchoire carrée et un léger duvet qui accentue son côté féminin.

Dr Chardon - Un canon, en quelque sorte ! Et quoi de plus normal que de voir un général tomber amoureux d'un canon !

Le général - Gardez pour vous vos sarcasmes, toubib, Georgette est au-dessus de ça.

Dr Chardon - Ah ! parce que vous avez lié connaissance?

Le général - Bien sûr. Nous papotons en trottinant.

Dr Chardon - Vous papotez en trottinant ?

Le général - Comme je vous le dis, nous papotons en trottinant.

Dr Chardon - Et quel métier exerce cette charmante personne ?

Le général - Elle travaille dans la grande distribution…

Dr Chardon - C'est très bien, ça.

Le général - … en tant que vigile. C'est vous dire si nous avons de nombreux points communs.

Dr Chardon - Mais êtes-vous sûr que Georgette partage vos sentiments ?

Le général - Elle m'a fait comprendre que je ne lui étais pas indifférent.

Dr Chardon - Le prestige de l'uniforme, sans doute.

Le général - D'ailleurs, elle m'a invité à prendre un rafraîchissement dans sa chambre, cet après-midi, juste après le déjeuner.

Dr Chardon - Tout va donc pour le mieux.

Le général - Pas tout à fait, et c'est pour ça que je voulais absolument vous voir ce matin. Si tout se passe comme je l'espère, je vais devoir rendre hommage à ma dulcinée comme il se doit.

Dr Chardon - Soyez plus clair.

Le général - Eh bien, je vais devoir lui présenter les armes.

Dr Chardon - Lui présenter les armes !!!

Le général - Hisser les couleurs, si vous préférez. Dresser la guitoune, engager le chargeur dans le pistolet mitrailleur.

Dr Chardon - Qu'est-ce que vous racontez ? Je ne comprends rien à votre charabia.

Le général - Corne de bouc, vous êtes bouché ! Si ma douce Georgette y consent, je compte bien lui montrer qu'il me reste quelques ardeurs malgré mes soixante-quinze ans.

Dr Chardon - Ça y est, j'ai compris! Vous… crac-crac. Mais pourquoi avez-vous besoin de moi ?

Le général - Mon jeune ami, je dois vous l'avouer, pour la première fois de ma vie j'ai peur. Rendez-vous compte, moi qui ai fait Diên Biên Phu et la bataille d'Alger, j'ai peur.

Dr Chardon - Et de quoi, grand dieu ?

Le général - J'ai peur d'avoir une défaillance.

Dr Chardon - Hum, hum… Vous craignez une panne sexuelle, c'est cela ?

Le général - Affirmatif ! Comprenez-vous je manque d'entraînement ? Avec ma femme, la générale, nous avons cessé les grandes manœuvres depuis belle lurette.

Dr Chardon - Ah ! ah ! ah ! Pour reprendre votre jargon, vous avez remisé votre matos à l'armurerie.

Le général - C'est vrai… Ah ! je mourrais de honte si je devais capituler avant d'avoir livré bataille ! C'est une question d'honneur, comprenez-vous?

Dr Chardon - Pas de défaitisme, général. Avez-vous entendu parler du Viagra ?

Le général - Jamais entendu ce nom-là.

Dr Chardon *(se dirigeant vers l'armoire à pharmacie)* - C'est un stimulant très efficace dans un cas comme le vôtre. Regardez, il se présente sous la forme de petites pilules bleues. Une seule de ces pilules suffit à transformer un eunuque anémié en lapin de garenne.

Le général - C'est exactement ce qu'il me faut. Donnez-m'en deux boîtes.

Dr Chardon - Ne vous emballez pas. C'est un médicament, pas un bonbon à la menthe, et comme tout médicament celui-ci entraîne quelques désagréments, voire un danger s'il n'est pas utilisé à bon escient. Il peut dans certains cas être mortel, en particulier pour les personnes ayant un cœur fragile.

Le général - J'ai le cœur aussi costaud qu'un moteur de JMC.

Dr Chardon - Je veux d'abord m'en assurer… Un simple examen pour vérifier votre résistance à l'effort.

Le général - J'espère que ça ne dure pas trop longtemps.

Dr Chardon - Ne vous alarmez pas, ça ne prendra que quelques minutes.

Le général *(se levant)* - Alors, allons-y.

Dr Chardon - Dites-moi, général, depuis combien de temps fréquentez-vous notre établissement?

Le général - Une dizaine d'années il me semble. Oui, c'est cela.

Dr Chardon - Et depuis dix ans, tout au long de votre séjour, chaque midi vous faites monter deux repas dans votre chambre et, après les avoir avalés, vous faites la sieste, vous dans le fauteuil et votre épouse sur le canapé.

Le général - Parfaitement exact. Vous êtes bien renseigné.

Dr Chardon - Je connais tout de mes patients.

Le général - C'est une habitude immuable à laquelle nous n'avons jamais dérogé.

Dr Chardon - Et, cher général, qu'allez-vous raconter à votre tendre épouse pour justifier votre absence après le repas ?

Silence.

Le général - Sacrebleu de vieille pétoire enraillée, je n'y ai pas pensé. Ah ! que voilà un imprévu fâcheux !

Dr Chardon - Je m'étonne, général, que vous n'ayez pas préparé minutieusement votre plan avant de passer à l'attaque. L'adultère ne s'improvise pas.

Le général - Et en matière d'adultère vous en connaissez un rayon, pas vrai ?

Dr Chardon - Qu'est-ce que vous insinuez?

Le général - Je suis peut-être imprévoyant, mais je n'ai pas les yeux dans les poches. Votre petit manège avec votre secrétaire ne passe pas inaperçu.

Dr Chardon - Voulez-vous vous taire !

Le général - D'ailleurs, vous devriez être plus discret. Tout le personnel de la clinique est au courant de votre liaison.

Dr Chardon - Ah bon !

Le général - Eh oui, toubib, je pourrais vous donner des leçons de camouflage. Oh ! et puis après tout, ça ne me regarde pas ! Vous

faites ce que vous voulez, je m'en contrefous. Moi, j'ai un problème à résoudre et il me faut trouver la solution rapidement. *(Tournant en rond, l'air pensif.)* Voyons, voyons… Comment pourrais-je procéder ?… Il me faut neutraliser l'adversaire sans lui faire de mal, sans éveiller ses soupçons, et agir de manière que cette inhibition lui paraisse naturelle… Eurêka, comme disait l'autre. J'ai trouvé! Écoutez-moi, voici mon plan : vous allez me fournir un somnifère que je verserai en catimini dans le verre de ma femme. Ainsi elle dormira tout l'après-midi comme une marmotte et moi je pourrai folâtrer sans inquiétude.

Dr Chardon - Il n'en est pas question. Je ne veux pas être le complice de vos frasques libertines.

Le général - Je suppose que vous n'aimeriez pas que votre épouse apprenne les vôtres.

Dr Chardon - Quoi ? Mais c'est du chantage !

Le général - À la guerre comme à la guerre, mon cher docteur. Donnez-moi ces somnifères et je serai muet comme une tombe.

Le docteur les pose sur le bureau à côté du Viagra.

Dr Chardon - Puisque je n'ai pas le choix… Mais sachez que votre attitude est indigne d'un militaire. En d'autres temps, vous auriez comparu devant une cour martiale pour de tels agissements.

Le général - M'en fous.

SCÈNE 3

Dr Chardon, Lucile, Mme Fonsec

Dr Chardon - Lucile ! *(Entrée de Lucile.)* Mon petit, amenez M. le général Bigorneau de la Gachère passer des tests de résistance à l'effort… *(À voix basse.)*… et réglez l'appareil au maximum pour qu'il sorte de la séance complètement vidé.

LUCILE - Vous êtes sûr que c'est prudent ?

DR CHARDON - Je veux que ce vieux grincheux ne puisse plus bouger le petit doigt de l'après-midi. En sortant de ce bureau, il doit ressembler à un grabataire : le teint pâle, la démarche hésitante, le regard creux.

LUCILE - Pourquoi lui en voulez-vous autant ? Il vous a fait quelque chose ?

DR CHARDON - Et si je ne suis pas là quand il aura terminé, donnez-lui ces pilules. Les vertes sont un somnifère pour sa femme et les bleues… un remontant pour lui.

LUCILE - Suivez-moi, général, par ici. *(Ils sortent.)*

DR CHARDON - Bon, où en étais-je ?

MME FONSEC - Vous en étiez à moi, docteur Chardon.

DR CHARDON - Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

MME FONSEC - Je disais que vous en étiez à moi.

DR CHARDON - Madame Fonsec… Je ne vous avais pas oubliée vous savez, mais ce matin, je suis un peu perturbé dans le déroulement de mes consultations… Enfin, tout est rentré dans l'ordre. Je me lave les mains et je m'occupe de vous.

MME FONSEC - Je sais ce que c'est, ça m'arrive aussi au magasin. Moins depuis que le petit travaille avec nous.

DR CHARDON - Ah ! vous avez des enfants?

MME FONSEC - Un seul, un garçon… Raymond. Mon mari voudrait qu'il reprenne le magasin quand nous partirons en retraite.

DR CHARDON - Bel avenir !

MME FONSEC - Il a commencé son apprentissage il y a six mois. C'est un brave petit, courageux, consciencieux et propre. On lui laissera l'affaire avec plaisir.

DR CHARDON - C'est très généreux de votre part.

MME FONSEC - Au début nous l'aiderons, bien sûr. C'est du travail que de tenir une charcuterie. Le plus difficile sera de trouver la femme qu'il lui faut : travailleuse, commerçante, gentille…

DR CHARDON - Vaste programme !

MME FONSEC - … et pas dépensière. Comme dit Raoul : faut pas confondre chiffre d'affaires et bénéfice.

DR CHARDON - Alors là, la tâche s'avère carrément impossible.

Retour de Lucile.

LUCILE - Voilà docteur, j'ai installé le général sur le vélo. J'ai réglé le mécanisme au maximum comme vous me l'avez demandé.

DR CHARDON - Donc il grimpe le Galibier.

LUCILE - C'est à peu près ça.

DR CHARDON - Parfait ! Parfait !… Madame Fonsec, je règle un dossier avec ma secrétaire et je suis à vous, j'en ai pour deux minutes. Approchez, mon petit. Il paraît que beaucoup de gens seraient au courant de notre liaison ?

LUCILE - Bien sûr que tout le monde le sait !

DR CHARDON - C'est impossible! Comment se fait-il que tout le monde le sache ?

LUCILE - Il n'y a qu'à vous regarder faire pour s'apercevoir que vous en pincez pour moi.

DR CHARDON - Ça se voit tant que ça ?

LUCILE - Plus encore.

DR CHARDON - Mais c'est très dangereux !

LUCILE - Pour vous, pas pour moi.

Dr Chardon - En effet, vous ne risquez rien tandis que moi je risque gros. Désormais je vais être méfiant et garder mes distances.

Lucile - Est-ce à dire que vous voulez vous éloigner de moi ?

Dr Chardon - Non, bien sûr, mais nous allons devoir redoubler de prudence. Imaginez que ma femme l'apprenne!

Lucile - Elle doit être aveugle pour ne pas s'en être aperçue.

Dr Chardon - Ne parle pas de malheur.

Lucile - À moins qu'une collègue jalouse ne l'ait mise au courant.

Dr Chardon - Tu veux ma ruine ?

Lucile - Quelle importance? Il faudra bien un jour que tu lui avoues la vérité puisque tu m'as promis de divorcer et de m'épouser ensuite.

Dr Chardon - Ce n'est pas aussi simple que ça.

Lucile - Je sais, il y a les enfants. Tu me l'as dit cent fois.

Dr Chardon - Exactement. Je ne veux pas les perturber.

Lucile - À vingt-quatre et vingt-sept ans, je doute que ça les traumatise.

Dr Chardon - Tu te trompes. À cet âge-là, on a encore besoin de ses parents.

Lucile - Surtout pour leur réclamer de l'argent. C'est vrai que vivre aux États-Unis et à Paris, ça coûte cher.

Dr Chardon - Justement, les études, la location d'un studio à New York et à Paris, l'argent de poche, comment pourrai-je subvenir à leurs besoins ? Si je divorce, je me retrouve à la rue, je te l'ai déjà expliqué.

Lucile - Ta femme se chargera d'eux. Elle est très riche, d'après ce que tu m'as dit.

Dr Chardon - Voilà le hic. Tout lui appartient : la clinique, la villa à Cannes, le chalet aux Menuires…

Lucile *(l'interrompant)* **-** … et plusieurs appartements à Paris, je sais ça aussi.

Dr Chardon - Tu n'ignores pas non plus qu'elle est présidente du conseil d'administration de la clinique. Elle se ferait une joie de me virer de mon poste de directeur si je la quittais.

Lucile - Ça va, arrête tes jérémiades, j'ai compris. Je dois rester la belle godiche qui agrémente tes longues soirées d'hiver.

Dr Chardon - Mais non Bibiche, tu comptes beaucoup pour moi.

Lucile - Pas au point de m'épouser.

Dr Chardon - Serais-tu jalouse de Pauline ?

Lucile - Un peu puisqu'elle a encore sa place dans ta vie.

Dr Chardon - Mais toi, tu as tout mon amour. Et puis tu possèdes ce qu'elle n'a plus : la beauté, la jeunesse, la fraîcheur.

Lucile *(s'asseyant sur ses genoux)* **-** Et bien sûr, tu es incapable de choisir entre nous deux… Ta femme et son argent, ou ta maîtresse et sa jeunesse; en fait, tu veux profiter des deux. Tu es un lâche comme tous les hommes !

Dr Chardon - Dis-moi, si tu devais choisir entre deux médecins…

Lucile - Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Dr Chardon - Entre un directeur de clinique qui t'offre le restaurant très souvent, des bijoux, des séminaires au bout du monde sur des plages paradisiaques, et un petit médecin de campagne sans le sou…

Lucile - Tu es odieux !

Dr Chardon - Odieux, mais amoureux.

SCÈNE 4

DR CHARDON, LUCILE, PAULINE

PAULINE *(off)* **-** William, tu es là ?

LUCILE - Ta femme !!!

DR CHARDON - Pauline !!!

Le docteur se lève brusquement, jetant sa secrétaire à terre, tandis que Pauline entre.

PAULINE - Ah ! chéri, Lucile n'est pas à son bureau ?

DR CHARDON - Tiens, c'est toi !

PAULINE - Autant que je sache, il n'y a que moi qui t'appelle « chéri », non ?

DR CHARDON - Évidemment mon trésor. *(Bisous par-dessus le bureau.)* Tu as besoin de quelque chose ? Je peux peut-être t'aider ?

PAULINE - Je voulais qu'elle m'installe dans un salon et qu'elle me trouve une esthéticienne pour ma séance d'UV. Tu devrais la surveiller de plus près, elle n'est jamais là quand il faut. Si nous passons comme prévu les fêtes de fin d'année à Saint-Barth, je n'ai pas envie d'entendre cette pimbêche d'Amélie me dire : « Mais tu es pâle comme une glace à la vanille, ma chère. »

DR CHARDON - Rien ne nous oblige à aller à Saint-Barth rejoindre Amélie et son benêt de mari. Ils sont aussi niais l'un que l'autre.

PAULINE - Mais ils sont riches et influents.

DR CHARDON - Riches sans aucun doute ; influents, je ne vois pas.

PAULINE - Ils sont incontournables dans la société que nous fréquentons. On les voit partout, des salons de la préfecture au salon privé du maire.

DR CHARDON - Ça va, c'est bon, on ira s'ennuyer à Saint-Barth.

PAULINE - En attendant, trouve-moi une cabine et une esthéticienne compétente. *(Elle se dirige vers la porte, tandis que le docteur repousse Lucile avec son pied.)* Eh bien, dépêche-toi. On dirait que tu es collé à ta chaise. Et n'oublie pas de sermonner ta secrétaire. Je trouve qu'elle en prend trop à son aise ces temps-ci.

DR CHARDON - Je n'y manquerai pas.

Ils sortent. Lucile se lève.

LUCILE - « Je n'y manquerai pas. » Mais quel hypocrite ! Quel goujat ! Et la Pauline, il faut toujours qu'elle arrive au mauvais moment, celle-là. « N'oublie pas de sermonner Lucile, elle en prend trop à son aise », et patati, et patata… Quelle bécasse ! Comment William peut-il la supporter ? Bouh !!! Elle m'horripile. Sa seule vue me donne de l'urticaire. Je voudrais être une fée pour la faire disparaître. Un coup de baguette magique, et hop ! envolée la Pauline. Je n'aurais plus à subir son mépris, ses grands airs, son arrogance… et j'aurais William pour moi toute seule. Alors là, à moi la belle vie : les palaces, les boîtes de nuit, les vacances au soleil. On sortirait tous les soirs. Ça le changerait des soirées mortelles et des réunions de bourgeois. J'aurais une grande maison avec une piscine, et un cabriolet bleu ou rouge, et une femme de ménage, et une cuisinière, et aussi… Ah oui ! Un gros chien à poils longs, genre… euh… je ne me souviens plus de la marque… c'est blanc et noir avec un tonneau sous le cou… Mince, comment ça s'appelle ?

SCÈNE 5

STÉPHANE, LUCILE

STÉPHANE - Un saint-bernard. Eh ben, dis donc, mon chou, quel enthousiasme! Que se passe-t-il ? Tu as gagné au loto ?

LUCILE - Bonjour monsieur Stéphane.

STÉPHANE - Ne m'appelle pas monsieur, je te l'ai déjà dit.

LUCILE - Je ne peux tout de même pas t'appeler mademoiselle!

STÉPHANE - Pourquoi pas… Je plaisante ! Appelle-moi Stéph, c'est plus simple.

LUCILE - O.K. Stéph. Tu veux voir le docteur Chardon ?

STÉPHANE - Oui, je me sens un peu flagada ce matin. Mais dis donc, tu es allée chez le coiffeur ! C'est quoi comme couleur ? Violine ?

LUCILE - Non, prune.

STÉPHANE - Ça te va super !

LUCILE - Merci.

STÉPHANE - Bouh… Je suis vanné. Hier, avec Marco, on a fait du shopping tout l'après-midi… Marco, le grand blond toujours bronzé qui porte un diamant à l'oreille gauche… Tu connais pas ?

LUCILE - Non, je ne vois pas.

STÉPHANE - Mais si, il travaille à la lingerie !

LUCILE - Vraiment, je ne vois pas.

STÉPHANE - Mon dieu, qu'il est beau ! Bref, on a fait toutes les rues piétonnes. J'ai acheté un tas de fringues que je ne mettrai jamais. J'adore dépenser de l'argent pour rien. Mon banquier va sûrement me téléphoner quand je vais rentrer chez moi. Mais je m'en fiche. À quoi ça sert de travailler si tu ne peux pas te faire plaisir de temps en temps ? De toute façon, ils sont tous pareils ces banquiers. Si tu es riche, ils te font des sourires larges comme la calandre d'une voiture américaine des années cinquante, mais si tu es fauché, ils te harcèlent au téléphone chaque jour. Enfin, comme on dit, « plaie d'argent n'est pas mortelle ». À la maison, j'ai deux cartons pleins de fringues que je n'ai jamais portées… Mais on ne

se refait pas. Je suis une fashion victime… Tu es bien silencieuse. Tu as des problèmes ?

LUCILE - Oui et non.

STÉPHANE - C'est le boulot ou c'est le cœur ?

LUCILE - En ce qui me concerne, les deux sont très liés.

STÉPHANE - Je vois. Ton cher docteur t'a laissé tomber. Ça ne m'étonne pas, les hommes sont tous pareils. Ça me rappelle un de mes ex. Jaloux au point de ne jamais me lâcher d'une semelle. Du matin au soir à mes basques, jusqu'au jour où il m'a dit qu'il me quittait pour partir avec Marcelle. Tu penses que j'étais ravi. Je respirais enfin. Mais ce salaud m'a rendu folle de rage lorsqu'il m'a avoué que Marcelle s'écrivait avec deux « l ». Tu te rends compte ? Il m'avait quitté pour une femme !… Excuse-moi, je cause, je cause, alors que c'est toi qui as besoin de parler… Vas-y, je t'écoute. Allez, confie-toi à moi, ça te fera du bien et je pourrai peut-être te conseiller.

LUCILE - Toi, me conseiller !

STÉPHANE - Bien sûr ! Je peux tout comprendre.

LUCILE - Excuse-moi, je suis très énervée.

STÉPHANE - Je vois ça. Ton toubib te fait des misères?

LUCILE - Pas lui, sa femme.

STÉPHANE - Ah ! celle-là ! Je suis comme toi, je ne peux pas la supporter. Méprisante, hautaine, et en plus soupe au lait. Un coup je te fais un grand sourire, un coup je ne te regarde même pas. Évidemment, toujours habillée à la dernière mode. Moi aussi, j'aimerais partager mes journées entre shopping, esthéticienne, gymnastique et salon de thé. Mais je n'ai pas les moyens. Nous n'avons pas les mêmes valeurs. Moi, je mange des rillettes ; elle, du foie gras. Enfin quand je dis rillettes, c'est une façon de parler. Je n'en mange que très rarement, c'est mortel pour la ligne. Et pourtant j'adore ça.

LUCILE - Stéphane !!!

STÉPHANE - Pardonne-moi, je bavarde, je bavarde, je suis une vraie pipelette. Continue, je suis tout ouïe.

LUCILE - Je me rends compte que William ne divorcera jamais. Je ne suis pour lui qu'un passe-temps agréable.

STÉPHANE - Ne sois pas pessimiste. Il y a forcément une solution. Si tu tiens tant à ton docteur, on va trouver un moyen pour parvenir à tes fins.

LUCILE - La solution, c'est que ce soit elle qui décide de le quitter.

STÉPHANE - Ou qu'il devienne veuf.

LUCILE - Tu es fou ! Tu racontes n'importe quoi. Je ne souhaite pas sa mort.

STÉPHANE - Un accident est si vite arrivé…

LUCILE - Ce que tu dis est monstrueux. Je la déteste, c'est vrai, mais je suis incapable de lui faire du mal.

STÉPHANE - Tu es trop gentille, ma cocotte. Dans la vie, il n'y a pas de cadeau à faire. Crois-tu que ton docteur n'a épousé Pauline que pour ses beaux yeux ? Non, ma chère, il l'a épousée pour sa fortune.

LUCILE - C'est faux. William n'est pas comme ça. Je suis certaine qu'il l'a vraiment aimée.

STÉPHANE - Que tu es naïve ! Bien entendu qu'il l'a aimée… Un mois tout au plus ! Mais il est vénal, comme tous les hommes. C'est l'argent qui mène le monde, ma pauvre enfant, et ce, depuis que l'homme l'a inventé. L'argent et le pouvoir, il n'y a que ça.

LUCILE - L'amour, ça existe aussi.

STÉPHANE - L'amour, c'est pour les pauvres.

LUCILE - Tu racontes n'importe quoi. J'aime William pour ce qu'il est, pas pour son argent.

STÉPHANE - Et pour le standing qu'il te permet d'avoir. Ce n'est pas avec ton salaire que tu pourrais mener le train de vie que tu as aujourd'hui.

LUCILE - Peut-être, mais l'argent n'interdit pas la passion, la tendresse, l'affection. De toute façon, je ne veux pas construire mon bonheur sur le malheur de Pauline.

STÉPHANE - Brave petite, encore un peu on t'offrirait une auréole. Crois-moi, ce ne sont pas les grands sentiments qui font avancer la société. Si tu veux ton toubib, il faut te battre pour l'avoir, et peu importe les moyens employés. Je peux t'aider en te soumettant une idée qui vient de me traverser l'esprit.

LUCILE - Je me méfie de tes idées.

STÉPHANE - C'est simple. On va faire comme dans le feuilleton américain que j'ai vu hier soir, « Desperate Housewives ».

LUCILE - C'est légal au moins ?

STÉPHANE - C'est efficace.

LUCILE - Tu me fais peur. Comment comptes-tu agir ?

STÉPHANE - Voilà, j'ai un copain qui est infirmier ici et qui ne me refusera pas ce service. Je vais lui demander de donner un somnifère à Mme Chardon en lui faisant croire qu'il s'agit d'un nouveau traitement préconisé par son mari pour atténuer les effets vieillissants des rayons sur la peau… Tu me suis ?

LUCILE - Pour le moment, oui.

STÉPHANE - Pendant qu'elle dormira, je monterai avec mon complice une habile mise en scène.

LUCILE - Quelle mise en scène ?

STÉPHANE - Eh bien, cette chère Pauline va se retrouver dans les bras de mon ami dans des positions très suggestives et très peu vêtue.

LUCILE - Et ensuite ?

STÉPHANE - Ensuite, mon ange, je prendrai des photos.

LUCILE - Tu veux la faire chanter ?

STÉPHANE - Exact. Nous la menacerons d'envoyer les clichés à tous ses amis et relations si elle ne cède pas à nos exigences.

LUCILE - Et pourquoi ne pas les envoyer directement à William ?

STÉPHANE - Tu l'as dit toi-même : son mari ne la quittera jamais. Il ne va pas lâcher la poule aux œufs d'or. Par contre, en diffusant les photos auprès de ses fréquentions, on touche à son point faible. C'est le genre de femme qui ferait n'importe quoi pour garder son rang et préserver sa réputation.

LUCILE - Même saborder son couple ?

STÉPHANE - J'en suis persuadé.

LUCILE - Et si ça se passe mal, si elle porte plainte à la police ?

STÉPHANE - Aucune inquiétude à avoir de ce côté-là. Elle a bien trop peur du scandale.

LUCILE - Elle va me haïr et, pour se venger, elle me fichera à la porte !

STÉPHANE - Impossible, puisque c'est William qui sera le nouveau propriétaire de la clinique.

LUCILE - Comment ça ?

STÉPHANE - En plus du divorce, elle consentira spontanément à laisser la moitié de ses biens à son ex-mari.

LUCILE - Oh là là ! Elle va me tuer !

STÉPHANE - Penses-tu ! Ce n'est pas une tigresse. Des grands fauves, elle ne possède que les fourrures.

LUCILE - Quand même, je ne suis pas tranquille.

STÉPHANE - Ne te fais pas de bile, tout se passera bien.

LUCILE - Je ne suis pas rassurée du tout.

STÉPHANE - Détends-toi, ma chère, et fais-moi confiance. Pour ce genre de magouille, je suis imbattable… Alors, on y va, on fonce ?

LUCILE - Oh là là ! Je n'ai jamais fait des trucs pareils !

STÉPHANE - Ne te fais aucun souci, je m'occupe de tout. Alors, tu me donnes ton accord ?

LUCILE *(après un long silence)* - O.K., tu as le feu vert. Et surtout prudence. Prends toutes les précautions possibles.

STÉPHANE - Sois sans crainte, mon plan est parfait.

LUCILE - J'aimerais en être sûre.

STÉPHANE - Assez de bavardages, il est temps de passer à l'action. Adieu ma belle, j'y vais… Ah ! j'oubliais mes médicaments!

LUCILE - Tiens, les voici. Les bleus c'est le somnifère pour Pauline, et les verts vont te donner un bon coup de fouet pour tenir jusqu'à ce soir.

STÉPHANE - Merci. Je me sauve. J'ai du pain sur la planche. Ton toubib et sa moitié doivent déjà chercher quelqu'un. *(Il sort.)*

LUCILE - Oh là là ! Quelle histoire ! Pourquoi ai-je accepté cette affaire ? J'ai un mauvais pressentiment. Non, on ne peut pas faire ça, ce serait mal… Je crois qu'il vaut mieux renoncer… Stéphane ! *(Elle se précipite vers la porte.)* Stéphane !… Ohé ! Stéphane !… Hou ! hou !… Trop tard, il est parti. Mon dieu, pourvu que tout se passe bien ! Une petite voix intérieure me dit que je n'aurais pas dû lui faire confiance et que je vais me retrouver dans un sale guêpier.

SCÈNE 6

MME FONSEC, LUCILE, LE GÉNÉRAL

MME FONSEC - Une grosse voix de derrière le paravent vous confirme que vous allez avoir de gros ennuis.

LUCILE - Hein ? Qu'est-ce que c'est qui parle ?

MME FONSEC - Et que ces gros ennuis vont venir de madame Fonsec.

LUCILE - Madame Fonsec !!!

MME FONSEC - Ben oui madame Fonsec ! Qui voulez-vous que ce soit ? Un fantôme ?

LUCILE - Madame Fonsec, vous m'avez fait peur… Vous êtes encore là ?

MME FONSEC - Où voulez-vous que je sois ? À traîner dans les couloirs en peignoir ?

LUCILE - Madame Fonsec, je suis vraiment désolée. Le docteur Chardon va arriver d'une minute à l'autre et il va se charger de vous aussitôt, je vous le promets.

MME FONSEC - J'y compte bien. Je n'ai pas l'intention de moisir ici. Surtout que je commence à avoir faim.

Mme Fonsec va derrière le paravent.
Le général rentre, essoufflé.

LE GÉNÉRAL - J'ai dû faire deux tours du monde à vélo, j'arrête. J'en ai plein les rangers.

LUCILE - Général, je pensais justement à vous. *(En aparté.)* Bouh, je suis sûre que ça va être une journée catastrophique… J'arrive.

LE GÉNÉRAL - Donnez-moi un verre d'eau, je meurs de soif.

LUCILE - Tenez.

Le général - Ah ! ça fait du bien ! Je peux vous dire, mon petit, que je m'étonne moi-même. J'ai pédalé comme un dératé sans m'arrêter une seconde.

Lucile - Ça ne me surprend pas, général, vous m'avez l'air d'être dans une forme parfaite.

Le général - Affirmatif. Donnez-m'en un autre… Merci. Au début, j'ai souffert un peu. La musculature était rouillée. Et puis, petit à petit, la machine s'est mise en route et je me suis revu quand je crapahutais dans les contreforts de l'Atlas, avec un sac à dos de quarante kilos sur les épaules et le fusil mitrailleur pendu au cou. Quarante-cinq degrés sur la cafetière, des ravines à plus de quinze pour cent et le bonhomme avançait quand même.

Lucile - Vous êtes une force de la nature, général.

Le général - Ah ! vous m'auriez vu : la peau tannée par le soleil, le treillis collé par la sueur sur mes muscles saillants, je marchais, déterminé, vers l'accomplissement de ma mission!

Lucile - Encore plus beau que Napoléon durant la campagne d'Égypte.

Le général - Ouais, je crois… J'ai encore soif. Vous n'auriez pas une bière ?

Lucile - Ah non ! Pas une bière, ça va vous couper les jambes.

Le général - Vous avez raison. Alors donnez-moi encore un verre d'eau.

Lucile - Tenez, buvez lentement pendant que je vais voir les résultats de vos prouesses.

Le général - Allez-y, je suis prêt à parier ma pension de général à la retraite que j'ai un palpitant de bleusaille… Je vais quand même prendre une bonne collation avant d'aller à mon rendez-vous histoire de reprendre des forces… J'ai les guiboles en coton.

Retour de Lucile, lisant une grande bande de papier.

Lucile - Général, vous avez un cœur de jeune homme !

Le général - Eh, eh ! Y a pas que le cœur qui retrouve la vigueur de ses vingt ans. Y a le reste aussi… Enfin, j'espère. Donnez-moi mes pilules, il faut que j'y aille.

Lucile - Ah oui ! Vos pilules. Les voici. Un somnifère et un petit remontant.

Le général - C'est ça, un petit remontant.

Lucile - Et n'oubliez pas : les somnifères ce sont les cachets bleus, et les remontants les verts.

Le général - D'accord. Bon, en route… La soirée promet d'être chaude.

Lucile - Chaude ?

Le général - Explosive!

Le général sort.

Lucile - Mon dieu, quelle santé !… Alors où en étais-je ?… Ah oui ! Mme Fonsec. J'espère que le docteur ne va pas tarder à revenir, sinon nous allons au-devant d'un cataclysme. Je la sens au bord de la crise de nerfs. Et ce genre de femme, lorsqu'elle pète un câble, c'est comme un TGV lancé à grande vitesse : inarrêtable.

SCÈNE 7

Dr Chardon, Lucile

Retour du docteur.

Dr Chardon - Je viens de croiser le général, il avait l'air très excité.

LUCILE - Il n'y a pas que lui. *(Baissant le ton et désignant le paravent.)* Mme Fonsec.

DR CHARDON - Je l'avais complètement oubliée celle-là. Elle est comment ?

LUCILE - Sur l'échelle du mécontentement, elle se situe au niveau 5.

DR CHARDON - C'est-à-dire ?

LUCILE - Juste en dessous d'un gros orage.

DR CHARDON - Aïe ! Enfin, maintenant que tout est rentré dans l'ordre, je vais pouvoir m'occuper d'elle.

LUCILE - À propos, vous avez trouvé un salon pour votre chère et tendre épouse?

DR CHARDON - Et ça n'a pas été facile. Comme je ne trouvais personne, j'ai installé moi-même ma femme dans un salon et un jeune stagiaire est arrivé fort opportunément en m'assurant qu'il s'occupait de tout. Pauline semblait ravie. Ceci étant réglé, remettons- nous au travail. Au fait, comment était le général après ses tests d'endurance ?

LUCILE - Un peu fatigué, mais galvanisé par je ne sais quoi.

DR CHARDON - Ce vieux machin a une santé de fer.

LUCILE - C'est ce que je lui ai dit.

DR CHARDON - Vous lui avez donné ses pilules comme convenu ?

LUCILE - Évidemment.

DR CHARDON - En lui expliquant bien, pour ne pas qu'il les confonde?

LUCILE - Mais oui… Qu'est-ce qui vous fait rire ?

DR CHARDON - J'imagine le général se trompant dans ses pilules. Ce serait la générale qui absorberait la petite pilule bleue.

LUCILE - Et alors ? C'est bien ce qui est prévu. Un remontant pour le général, un somnifère pour sa femme.

DR CHARDON - Exact. Sauf que la pilule bleue, ce n'est pas vraiment un somnifère.

LUCILE - Merde !

DR CHARDON - Pardon ?

LUCILE - Je crois que j'ai fait une grosse boulette.

DR CHARDON - Comment ça, une grosse boulette ?

LUCILE - J'ai inversé les couleurs.

DR CHARDON - Non ! Vous n'avez pas fait ça ?

LUCILE - Si. J'étais persuadée que vous m'aviez dit que la bleue c'était le somnifère, et la verte le remontant.

DR CHARDON - Mais ça n'est pas une grosse boulette, c'est une énorme boulette !

LUCILE - N'exagérez pas, ce n'est pas aussi grave que ça. Le général prendra un somnifère, ça va le calmer. Et un petit remontant ne nuira pas à sa femme.

DR CHARDON - Lucile, ce n'est pas un remontant, c'est du Viagra !

LUCILE - Du Viagra !!!

DR CHARDON - Oui, du Viagra.

LUCILE - Ouh là là ! On est dans de beaux draps.

DR CHARDON - Comme vous dites. Si la générale a pris une de ces pilules, je ne sais absolument pas ce qui peut se passer.

LUCILE - Il faut la retrouver sans attendre.

DR CHARDON - Eh oui ! Accompagnez-moi, nous allons partir à sa recherche tout de suite. *(On entend un ronflement.)* Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

LUCILE - Je ne sais pas. C'est bizarre, non ?

DR CHARDON - On dirait un avion.

LUCILE - Ça ressemble plutôt à un train entrant en gare.

DR CHARDON - Pas du tout, vous n'y connaissez rien… Taisez-vous et écoutez plutôt.

Silence.

LUCILE - On dirait plutôt un tremblement de terre. Vous vous souvenez de celui que nous avons vécu au Sri Lanka ? C'est la même chose : un grondement sourd, les murs qui tremblent… Mon dieu, c'est une catastrophe!

DR CHARDON - Calmez-vous, il n'y a pas de séisme par chez nous. Les murs ne tremblent pas et le bruit est trop régulier. Écoutez… Ça vient de par là. *(Désignant le paravent.)* Je crois que Mme Fonsec s'est endormie.

LUCILE *(regardant derrière le paravent)* **-** Regardez comme sa poitrine se soulève.

DR CHARDON - Et ses narines qui s'ouvrent quand elle inspire.

LUCILE - Et sa bouche qui fait « brrouu » quand elle expire. C'est effrayant !

DR CHARDON - On dirait un phoque endormi au soleil.

LUCILE - Allons-nous-en.

DR CHARDON - Oui, profitons-en pour partir à la recherche du général et de sa femme.

Les deux compères sortent sur la pointe des pieds.

FIN DU 1er ACTE

ACTE II

SCÈNE 1

MME FONSEC, ANNIBAL

La tête de Mme Fonsec apparaît à l'arrière du paravent.

MME FONSEC - Il n'y a personne ici ? *(Sa tête apparaît à l'avant du paravent.)* C'est le désert dans cette casbah. *(Sa tête apparaît au-dessus du paravent.)* J'ai l'impression qu'on se fout de moi. *(Elle sort de derrière le paravent.)* Et je n'aime pas que l'on se foute de moi. Mais alors pas du tout. Deux heures que j'attends. Deux heures à me morfondre derrière ce paravent, à écouter leurs aventures extra- conjugales. Et personne n'a songé à m'apporter un verre d'eau, un café, un gâteau, un sandwich au jambon, même petit. Rien. Oh ! mais ça ne va pas se passer comme ça ! Ils vont entendre parler de Sophie Fonsec. Parce que je vais porter plainte pour non-assistance à personne en danger d'hypoglycémie, mauvais traitement à malade en état de faiblesse extrême, tentative d'assassinat par privation de nourriture. Ça va chercher loin tout ça… Enfin, on n'abandonne pas une pauvre femme comme moi, seule, dans un bureau, aussi long- temps. *(Le téléphone sonne.)* Allô ! Qui vous voulez ?… Le docteur Chardon ? Il n'est pas là… Non, je ne suis pas sa secrétaire… Non, je ne suis pas sa femme… Oui, je m'en fiche… Pauvre type ! *(Elle raccroche.)* Et je ne suis pas standardiste non plus. S'il le faut, j'irai devant la justice. Parfaitement. Je ferai valoir mes droits auprès du conseil national de l'ordre des médecins, et du tribunal de grande instance, et du Conseil de sécurité de l'ONU, et même, oui, même, s'il le faut, auprès du tribunal pénal international de la Haye. Je

demanderai un paquet de dommages et intérêts… De quoi refaire entièrement la charcuterie… Ils vont regretter de s'être moqués de moi. Je vais devenir le cauchemar du docteur Chardon. *(Le téléphone sonne à nouveau. Elle décroche.)* Non, je ne suis toujours pas le docteur Chardon… Non, je ne sais pas où il est. Le docteur Chardon, c'est comme une promesse électorale : on en parle beaucoup, on l'attend avec impatience, mais elle ne vient jamais… Quoi ?… Je me moque de vous ? C'est possible… Pardon… Vous êtes le prési- dent du Rotary ? Eh, eh ! Moi, je suis Geneviève de Fontenay. Mais chut, ne le répétez à personne, je suis ici incognito. *(Elle raccroche.)* Espèce de crétin. Calme-toi, Sophie, calme-toi. Respire profon- dément… Voilà… Inspiration, expiration… On recommence… Inspiration, expiration. Zen, je reste zen. Un léger massage des tempes pour ne pas attraper mal au crâne. On se bouge un peu pour détendre les muscles… Voilà… Ça va mieux. Je me connais : quand je suis contrariée, je fais un coup de sang. La dernière fois que ça m'est arrivé, c'était au mois de juin. Un client est venu se plaindre que mon jambon blanc au torchon n'était pas frais. Vous vous rendez compte ? Le jambon blanc de la charcuterie Fonsec, pas frais ! Je me suis contenue trente secondes et puis j'ai explosé. Le gars est ressorti du magasin avec mon pied au derrière, du persil dans les oreilles et deux cornichons dans les narines. Quand on me cherche, on me trouve. Bouh, toute cette affaire m'a creusé l'appétit. Je me sens ramollie des gambettes. J'ai comme qui dirait l'estomac qui appelle au secours. J'irais bien casser une petite croûte au restaurant, mais si je m'absente, je vais rater le retour du toubib. Et ça, il n'en est pas question. Je veux qu'il me fournisse une explication et il me la fournira !… Qu'est-ce que je pourrais avaler pour me requinquer ? *(Elle lorgne avec insistance sur les pilules posées sur le bureau.)* Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ? J'ai entendu la secrétaire parler de remontant et de somnifère. *(Elle regarde longuement les flacons.)* Faut pas que je me trompe. C'est pas d'un somnifère dont j'ai besoin. Les bleues sont plus jolies… Doit y avoir plein de vitamines là-

dedans… Voyons voir ça de plus près… Traitement d'appoint des troubles fonctionnels de la libido… Comprends rien… Allez, je vais en prendre une. De toute façon, c'est pas une petite pilule comme ça qui peut me faire du mal. *(Elle avale une pilule. On frappe.)* Entrez !

ANNIBAL *(entrant)* **-** Excusez-moi de vous déranger, je cherche le docteur Chardon, le directeur de la clinique.

MME FONSEC - Ça tombe bien, moi aussi. Si vous le trouvez, faites-moi signe. J'ai deux mots à lui dire.

ANNIBAL - C'est bien son bureau ?

MME FONSEC - C'est son bureau.

ANNIBAL - Je peux l'attendre ici ?

MME FONSEC - Si vous voulez. *(Silence.)* Ne restez pas planté là comme un lampadaire. *(Elle regarde avec insistance Annibal.)* Venez vous asseoir, je ne vais pas vous manger. Approchez, allez, venez près de moi… Voilà. N'ayez pas peur. Asseyez-vous, je ne vais pas me jeter sur vous. *(Elle pose sa main sur la cuisse d'Annibal.)* Mais c'est plein de muscles cette quiquisse-là ! *(Annibal s'éloigne avec sa chaise.)* Ne jouez pas au jeune marié effarouché. *(Se rap- prochant.)* Je m'appelle Sophie et vous ?

ANNIBAL - Annibal.

MME FONSEC - Annibal… C'est charmant. Et vous faites quoi dans la vie ?

ANNIBAL - Je suis inspecteur à la Caisse Primaire d'Assurance Maladie.

MME FONSEC - Ah…

ANNIBAL - En fait, je vérifie que toutes les mesures sanitaires et de sécurité sont strictement appliquées dans les établissements hospitaliers et de cures agréés par la caisse.

MME FONSEC - Eh ben, ici, vous allez avoir du boulot. Vous êtes marié ?

ANNIBAL *(s'éloignant)* **-** Non.

MME FONSEC - Fiancé alors ?

ANNIBAL - Non.

MME FONSEC - Comme c'est dommage ! Un beau garçon comme vous… Ce serait du gâchis de ne pas en profiter *(Se rapprochant.)* Détendez-vous. Vous me paraissez stressé. Voulez-vous que je vous masse les épaules ? Je suis assez douée pour ça. C'est vrai que je tripote de la bidoche toute la journée.

ANNIBAL - Non merci.

Silence.

MME FONSEC - Comment me trouvez-vous?

ANNIBAL - Euh… sympa.

MME FONSEC - Je voulais dire : comment me trouvez-vous physiquement ?

ANNIBAL - Euh… agréable.

MME FONSEC - Gros menteur ! Dès que vous êtes entré, j'ai su que je vous plaisais.

ANNIBAL - Mais pas du tout !

MME FONSEC - J'ai compris que je vous avais tapé dans l'œil rien qu'à voir votre façon de loucher avec gourmandise sur mes rondeurs.

ANNIBAL - Vous vous méprenez.

MME FONSEC - Allons, allons. Nous autres femmes sentons ce genre de chose.

ANNIBAL - Vous faites fausse route. Je suis ici pour mon travail, pas pour batifoler.

MME FONSEC - Comme tout le monde, vous avez droit à un temps de pause toutes les cinq heures.

ANNIBAL - Arrêtez s'il vous plaît. Votre badinage est indécent.

MME FONSEC - Hi ! hi ! hi ! Le petit canaillou ! Pas de chichis entre nous. On ne me la fait pas à moi. Je connais les hommes. Je sais qu'ils sont attirés par les femmes mûres, à plus forte raison si elles sont jolies et si elles ont ce qu'il faut là où il faut.

ANNIBAL - Cessez vos divagations, madame, vous parlez comme une gourgandine.

MME FONSEC - Une quoi ?

ANNIBAL - Une femme de mauvaise vie.

MME FONSEC - Eh, doucement mon petit Annibal. Je ne suis pas une fille légère. J'ai toujours été fidèle à mon mari, je n'ai jamais fauté… du moins jusqu'à présent. *(Elle se lève et va se placer derrière Annibal.)* Vous avez de beaux cheveux. *(Elle lui passe la main dans les cheveux.)* Soyeux, fins, délicatement parfumés… On dirait une peluche… Hi ! hi ! hi ! Vous ne trouvez pas qu'il fait chaud ici ?

ANNIBAL - Ce doit être votre ménopause.

MME FONSEC - Je suis bien trop jeune pour ça.

ANNIBAL - Les prémices, sans doute.

MME FONSEC - Petit coquin, c'est vous qui me troublez, et vous le savez fort bien.

ANNIBAL - Eh ! oh ! On se calme !

MME FONSEC - Maintenant, il va falloir éteindre l'incendie que vous avez allumé en moi.

ANNIBAL - Laissez-moi tranquille, enfin ! Ça devient gênant.

MME FONSEC - Si vous êtes gentil, je peux vous aider dans votre travail.

ANNIBAL - Que voulez-vous dire ?

MME FONSEC - Je veux dire que j'ai entendu des conversations très intéressantes et que j'ai vu des choses pas très normales.

ANNIBAL - Vous m'intéressez.

MME FONSEC - Je vais tout vous raconter, mais ne restons pas là. Nous serons mieux pour parler dans un endroit isolé.

Elle l'entraîne vers la sortie.

ANNIBAL - Eh, doucement. Où m'amenez-vous?

MME FONSEC - Venez, grand fou, je sens que l'on va très bien s'entendre tous les deux !

ANNIBAL - Mais lâchez-moi, vous me faites mal !

MME FONSEC - Allons, allons, venez, ne faites pas le timide. Nous allons sortir par ici, c'est plus discret.

ANNIBAL - Au secours ! On m'enlève, on me kidnappe ! À l'aide !

SCÈNE 2

DR CHARDON, LUCILE, STÉPHANE

Ils sortent par une porte tandis que le docteur et Lucile entrent, en poussant le général assis dans une chaise roulante.

DR CHARDON - C'est qu'il est lourd, le bougre.

LUCILE - Parle moins fort, Mme Fonsec doit encore être endormie.

Dr Chardon - C'est vrai, je l'avais oubliée celle-là. Bon, où allons-nous le mettre ?

Lucile - Pourquoi pas dans la salle d'examen, si tu n'en as pas besoin ce matin ?

Dr Chardon - Bonne idée. Je n'ai rien de prévu pour aujourd'hui.

Lucile - Ouf, je suis crevée. Toutes ces émotions m'ont épuisée.

Dr Chardon - Moi aussi. Veux-tu que j'aille te chercher un café ou une boisson ?

Lucile - Non merci, c'est gentil. Un verre d'eau me suffira.

Dr Chardon *(lui servant un verre d'eau)* **-** Désolé, elle ne doit pas être très fraîche.

Lucile - Ce n'est pas grave… Tu ne remarques rien ?

Dr Chardon - Non. Qu'est-ce qu'il y a ?

Lucile - Le silence.

Dr Chardon - Quoi, le silence ?

Lucile - On n'entend plus les ronflements de Mme Fonsec.

Dr Chardon - C'est ma foi vrai.

Lucile jette un œil derrière le paravent.

Lucile - Bon sang, elle n'est plus là !

Dr Chardon - Elle a dû s'absenter quelques minutes pour aller grignoter un morceau.

Lucile - J'espère qu'il n'est rien arrivé. Ce matin, je m'attends au pire.

Dr Chardon - Ne t'inquiète pas, elle avait faim, c'est tout.

Lucile - Ah ça ! Ce n'est pas le genre de femme à se contenter d'une biscotte entre deux repas.

Dr Chardon - Je suis d'accord avec toi. Elle est très gourmande et en plus elle semble avoir un sacré caractère.

Lucile - C'est le moins qu'on puisse dire, mon chéri. Il va te falloir du doigté et de la persuasion pour qu'elle suive tes conseils sans rechigner.

Dr Chardon - Le plus ennuyeux pour le moment, c'est que nous n'ayons pas retrouvé la générale. Ça me tracasse un peu.

Lucile - Tu redoutes que l'absorption de Viagra présente un quelconque danger pour elle ?

Dr Chardon - Pas exactement. Encore que nous sachions peu de choses sur les effets que peut avoir le Viagra sur une femme. A fortiori si elle est âgée. Quelle heure est-il ?

Lucile - Un peu plus de midi.

Dr Chardon - Dans ce cas, nous allons pouvoir descendre à la cafétéria. C'est moi qui offre.

Lucile - Tu n'as pas peur de croiser ta femme ?

Dr Chardon - Un directeur de clinique a bien le droit de manger avec sa secrétaire.

Lucile - À condition de ne pas la dévorer des yeux.

Dr Chardon - J'essaierai de me contrôler.

Lucile - De toute façon, la cafète n'est pas un endroit qu'elle fréquente assidûment.

Dr Chardon - Ça lui arrive d'y aller de temps à autre.

Lucile - Elle est trop occupée en ce moment.

Dr Chardon - Comment en es-tu si sûre ?

Lucile - Une idée comme ça. *(Entrée de Stéphane qui titube.)* Monsieur Stéphane, que vous arrive-t-il ?

STÉPHANE - Je ne sais pas, je ne peux plus garder les yeux ouverts. J'ai une terrible envie de dormir.

Le docteur le soutient.

DR CHARDON - Qui c'est ce type ?

LUCILE - Un client de la clinique.

DR CHARDON - Tu as l'air de le connaître personnellement.

LUCILE - Comme la plupart des clients. Ne sois pas jaloux, il est homo.

DR CHARDON - Ah ! tant mieux ! Aide-moi à l'asseoir dans une chaise… Voilà… Ouf ! Il est lourd aussi celui-là. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à tomber de sommeil ce matin ?

LUCILE - Les mêmes causes produisant les mêmes effets, il tombe de sommeil parce que je lui ai donné une pilule verte au lieu d'une bleue.

DR CHARDON - De quel droit donnes-tu des médicaments aux curistes, maintenant ?

LUCILE - Il se sentait patraque, j'ai cru bien faire.

DR CHARDON - Tu aurais dû attendre mon retour avant de prendre des initiatives aussi désastreuses.

LUCILE - Tu n'es jamais là quand on a besoin de toi. Au lieu de rester à son bureau, monsieur préfère partir avec sa femme à la recherche d'une cabine.

DR CHARDON - Parce que ma secrétaire était absente.

LUCILE - Absente ! Quel culot ! J'étais à tes pieds.

DR CHARDON - Que voulais-tu que je fasse ? Que je te tire de sous le bureau en m'exclamant : « Lucile, que faites-vous là ? On vous cherche partout ! »

LUCILE - C'est de ta faute, un point c'est tout. Si tu m'avais expliqué que c'était du Viagra et non pas un stimulant ordinaire, j'aurais mieux retenu la leçon.

DR CHARDON - Un peu facile comme excuse. Si tu étais plus attentive à ce que je te dis au lieu de te faire les ongles, il n'y aurait pas eu d'erreur.

LUCILE - Je ne passe pas mon temps à me faire les ongles, mon cher patron, je prends également les rendez-vous, je m'occupe du courrier, j'encaisse les règlements, j'accueille les patients et je fais de la compta. J'assume pleinement mon travail de secrétaire, moi.

DR CHARDON - À l'avenir essaie de ne pas faire le mien. Avec toi comme médecin, la moitié de la clinique serait transformée en dortoir, l'autre moitié en lupanar.

LUCILE - Si tu n'es pas content, trouve-toi une autre secrétaire.

DR CHARDON - C'est ce que j'ai de mieux à faire.

LUCILE - Et tel que je te connais, tu la choisiras blonde, un mètre soixante-quinze, 90-60-90, c'est ça ?

DR CHARDON - Tout à fait, mais je la prendrai avec un cerveau en plus.

LUCILE - Le coup de la blonde sans cerveau, on me l'avait jamais fait. Macho !

DR CHARDON - Ah ! ah ! ah ! Moi, macho ? On aura tout entendu. Les femmes, je les adore et je les respecte.

LUCILE - J'en doute à la façon dont tu m'as lamentablement laissé tomber tout à l'heure quand Pauline est entrée ici… Pauvre type ! *(Elle donne un coup de pied à Stéphane qui dort entre les deux.)*

DR CHARDON - Idiote ! *(Il fait la même chose.)*

LUCILE - Crétin ! *(Elle donne un coup de poing à Stéphane.)*

Dr Chardon - Andouille ! *(Idem.)*

Lucile - Bon à rien ! *(Elle le frappe à nouveau.)*

Dr Chardon - Bécasse ! *(Idem.)*

Lucile - Quoi ? Tu m'as traitée de bécasse ?

Dr Chardon - Parfaitement et je le répète : bécasse !

Lucile - Mais tu m'insultes!

Dr Chardon - Ce n'est pas une insulte, juste un diagnostic.

Lucile - Depuis quand as-tu le temps d'établir un diagnostic ? Tu n'es jamais à ton cabinet puisque tu passes ton temps à suivre ta femme comme un petit toutou.

Dr Chardon - Je regrette mademoiselle, on ne me siffle pas, moi.

Lucile - Pas besoin. Dès qu'elle entre ici, tu te jettes à ses pieds. Oh ! il est gentil le chien-chien! À tit fifille, à tit crocrotte, à sa mémère… Espèce de minable ! Lopette ! Dégonflé ! *(Elle prend un livre et frappe sur la tête de Stéphane.)*

Dr Chardon - Moi, un dégonflé ?

Lucile - Oui, tu es un gros dégonflé, un très gros dégonflé.

Dr Chardon - Tu permets ? *(Il s'empare du livre et frappe sur la tête de Stéphane.)* Tiens, prends ça !

Lucile - Tu oses frapper une faible femme ?

Dr Chardon - C'est toi qui as commencé, que je sache.

Lucile - Monsieur perd le contrôle de lui-même. Le goujat prend le pas sur l'homme du monde.

Dr Chardon - Ça suffit. Retourne à ton bureau.

SCÈNE 3

DR CHARDON, ANNIBAL, LUCILE

Entrée d'Annibal en haillons qui court se cacher derrière le docteur.

ANNIBAL - S'il vous plaît, protégez-moi.

DR CHARDON - Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

ANNIBAL - Ce sont les femmes.

DR CHARDON - Quoi, les femmes ?

ANNIBAL - Elles me poursuivent.

DR CHARDON - Il y a des femmes qui vous poursuivent dans ma clinique ?

LUCILE - Mais qu'est-ce qu'elles vous veulent ?

ANNIBAL - Elles veulent… elles veulent… mon dieu… elles veulent…

DR CHARDON - Elles veulent quoi ?

ANNIBAL - Fermez la porte s'il vous plaît, vite, fermez la porte !

DR CHARDON - D'accord, nous allons fermer la porte et ensuite vous nous raconterez ce qu'il vous arrive.

Lucile va fermer la porte.

LUCILE - Voilà. Vous êtes rassuré ?

ANNIBAL - À double tour ! Fermez la porte à double tour ! *(Lucile s'exécute.)* Celle-là aussi.

Lucile obéit.

DR CHARDON - Bon, tout est fermé. Ça va mieux maintenant ?

ANNIBAL - Oui… Non…

DR CHARDON - Et si vous nous racontiez ce que ces femmes vous veulent ?

ANNIBAL - Fermez la troisième porte.

DR CHARDON - Inutile, elle donne sur une pièce sans issue.

ANNIBAL - Fermez-la quand même.

LUCILE - C'est fait. Vous êtes tranquillisé? *(Elle lui prend la main.)*

ANNIBAL - Ah !!! Ne me touchez pas !

LUCILE - Mais je ne vous veux aucun mal.

DR CHARDON - Au contraire, elle veut vous aider.

ANNIBAL - C'est une femme… comme les autres.

LUCILE - Il a bu ?

DR CHARDON - Je ne crois pas. Il ne sent pas l'alcool. Il est terrorisé, tout simplement.

LUCILE - Ne craignez rien, nous sommes là pour vous protéger des femmes qui vous poursuivent. Il a peut-être perdu la raison ?

DR CHARDON - Je vais lui administrer un calmant.

Le docteur va chercher un médicament dans l'armoire à pharmacie.

ANNIBAL - Vous êtes sûre que personne ne peut entrer ?

LUCILE - Absolument. Nous allons vous donner de quoi apaiser vos angoisses.

ANNIBAL - Ne m'approchez pas.

LUCILE - D'accord, je ne bouge pas.

Dr Chardon - Tenez, buvez ça. Et maintenant, racontez-moi ce qu'il vous est arrivé.

Annibal - Oh ! ça y est, j'ai compris! Vous êtes des complices.

Dr Chardon - Vous divaguez, mon pauvre ami.

Annibal - Pas du tout, je vois clair dans votre jeu. Vous m'avez donné un remède pour me neutraliser et vous allez me livrer en pâture à ces folles.

Dr Chardon - Ça suffit, calmez-vous!

Annibal - Si vous approchez, je crie.

Lucile - Écoutez-moi, ce monsieur est docteur et je suis sa secrétaire. Nous sommes là pour soigner les gens, pas pour leur causer des ennuis. Regardez-nous. Avons-nous des têtes de bandits ?

Annibal - Vous, non, bien sûr.

Dr Chardon - Et moi ?

Annibal - Vous, je n'en sais rien.

Dr Chardon - Merci, ça fait plaisir.

Lucile - Voulez-vous nous raconter ce qu'il vous est arrivé ?

Annibal - D'accord. Je cherchais le directeur de la clinique. Je suis venu ici dans son bureau. Il y avait une grosse femme qui paraissait très agitée.

Dr Chardon et Lucile - Mme Fonsec !!!

Annibal - Elle avait une voix bizarre. Elle m'a regardé avec ses grands yeux brillants. Un regard étrange qui m'a fait peur. Elle n'était pas dans son état normal, ça se voyait au premier coup d'œil. Sur le coup, j'ai pensé qu'elle avait fumé un pétard. Je ne me souviens plus très bien ce qu'elle m'a raconté, ni comment elle s'y est prise, toujours est-il qu'elle m'a entraîné de force dans le couloir.

À un moment donné, elle a ouvert une porte, m'a poussé à l'intérieur d'une pièce qui semblait être un vestiaire, et là, elle s'est jetée sur moi en poussant des petits cris porcins.

Dr Chardon - Des petits cris porcins !

Annibal - Oui, comme ça : noui, noui, noui !

Lucile - C'est effrayant !

Annibal - Comme ça : noui, noui, noui ! Je me suis débattu, bien entendu, mais elle était très forte… et surexcitée. Je ne pouvais rien faire. J'étais perdu.

Dr Chardon - Comment vous en êtes-vous sorti ?

Annibal - J'ai eu de la chance, quelqu'un est entré. J'en ai profité pour m'enfuir à toutes jambes. J'ai couru à travers les couloirs comme un dératé. J'ai dû faire deux fois le tour de la clinique. Pour reprendre mon souffle, je me suis enfermé dans les toilettes. Et là, j'ai attendu… l'oreille collée à la porte… je ne sais combien de temps, dix minutes, un quart d'heure, peut-être plus.

Lucile *(lui posant la main sur l'épaule)* **-** Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

Annibal *(sursautant)* **-** Ne me touchez pas !

Dr Chardon - Ici, personne ne vous veut de mal. Continuez votre récit.

Annibal - Je suis sorti de ma cachette, je ne pouvais pas y rester éternellement. J'ai marché vers la sortie en rasant les murs. Plus je m'en rapprochais, plus je craignais de voir surgir la grosse folle. Et soudain une main m'a saisi par le col et m'a tiré violemment à l'intérieur d'un salon de massage.

Lucile - Qui a fait ça ?

Annibal - Une femme en peignoir blanc, environ cinquante ans. Avant même que je ne réagisse, elle avait verrouillé la porte et mis la clef dans sa poche.

Lucile - Et après ?

Annibal - Après, elle s'est déshabillée.

Lucile - Non !

Dr Chardon - Elle s'est mise nue ?

Annibal - Entièrement. Elle a pris ma main et… Oh là là ! Mon dieu, quelle horreur !

Lucile - Le pauvre est bouleversé.

Dr Chardon - C'est le fait de se remémorer ce qu'il a vécu. Soyez courageux, monsieur, nous vous écoutons.

Annibal - Elle a pris ma main et l'a posée sur son sein en murmurant : « Sentez-vous comme je brûle de désir ? » Et puis elle a commencé à déchirer mes vêtements. Une vraie furie. Regardez dans quel état je suis !

Dr Chardon - Nous vous dédommagerons, ne vous inquiétez pas. Que s'est-il passé ensuite ?

Annibal - Elle parlait sans cesse.

Lucile - Que disait-elle ?

Annibal - Je ne me souviens plus. J'étais paniqué.

Dr Chardon - Faites un petit effort.

Annibal - Elle disait que j'étais beau, que je devais être puissant et musclé, et d'autres fadaises de ce genre.

Dr Chardon - Comment était cette femme ?

Annibal - Je me rappelle qu'elle avait une voix rauque, bizarre, un peu surnaturelle.

Dr Chardon - Soyez plus précis.

Annibal - On aurait dit qu'elle était droguée, elle aussi.

Dr Chardon - Mais encore ? Essayez de vous souvenir.

Lucile - Fiche-lui la paix, tu vois bien qu'il est à bout de nerfs.

Dr Chardon - Donnez-nous une description détaillée.

Lucile - Comment veux-tu qu'il fasse ? Il est tout retourné.

Dr Chardon - Il y a bien quelque chose qui vous a frappé dans son allure ou son comportement.

Annibal - Je crois qu'elle appartient à un milieu privilégié. Ça se voyait à sa coiffure, à sa façon de parler et à sa bague.

Dr Chardon - Comment était cette bague ?

Lucile - Pourquoi tiens-tu à connaître tous ces détails ?

Dr Chardon - J'ai comme un pressentiment.

Annibal - Ça y est, je revois sa main droite. Elle était ronde, sertie de diamants et marquée d'un « P » en son centre.

Dr Chardon - Pauline !!!

Lucile - Mais non, voyons, ça ne peut pas être ta femme.

Dr Chardon - Si, c'est elle. C'est la bague que je lui ai offerte pour nos dix ans de mariage. Qu'a-t-il bien pu lui arriver pour qu'elle se retrouve dans une telle situation ? Je vais tirer cette affaire au clair dès que cet ahuri aura terminé de nous raconter ses aventures de don juan d'opérette.

Lucile - Cesse de le traiter d'ahuri. Ne vois-tu pas qu'il a souffert de toute cette histoire ?

Dr Chardon - Mais enfin, il a vu ma femme nue !

Lucile - Ma parole, tu es jaloux ! C'est un comble pour un type qui la trompe sans vergogne.

Dr Chardon - Ce n'est pas de la jalousie, c'est une question de principe. On ne regarde pas une femme nue, surtout si ce n'est pas la sienne.

Lucile - Tu es de mauvaise foi, il n'y est pour rien le pauvre biquet.

Annibal - Merci mademoiselle.

Lucile - C'est ta femme qui s'est jetée sur lui, après tout.

Dr Chardon - C'est justement cela qui m'intrigue. Ce n'est pas son genre. Que s'est-il passé pour qu'elle se comporte de cette manière ? Elle agit comme Mme Fonsec. Quelle mouche les a donc piquées toutes les deux ? Aurais-tu une idée sur la question, Lucile ?

Lucile *(regardant ailleurs)* - Pas la moindre.

Dr Chardon - Mon œil ! Il y a une histoire de pilules là-dessous. **Annibal** - Dites, ça ne vous intéresse plus mes mésaventures? **Dr Chardon** - Vous, taisez-vous. Lucile, réponds-moi.

Lucile - Ah ! ça suffit ! Laisse parler ce monsieur. Tu m'agaces avec ta femme. Allez-y, racontez-moi comment vous avez réussi à vous échapper.

Annibal - Je l'ai giflée.

Dr Chardon - Vous avez giflé ma femme ?!

Annibal - Le temps qu'elle réagisse, j'ai pu sauter par la fenêtre et m'échapper dans le parc.

Lucile - Et après ?

Annibal - Après, je me suis caché derrière une haie. J'étais téta- nisé. Je ne pouvais plus bouger. La sueur me bouchait la vue et mal- gré ça, je tremblais de froid.

Dr Chardon - Il tremblait de trouille, oui.

ANNIBAL - Et puis soudain, j'ai senti dans mon dos une présence. Je me suis retourné et j'ai vu une vieille femme. Elle ricanait en pointant sa canne sur moi ; un rire diabolique, inhumain. Elle m'a saisi par l'oreille brutalement : « Lève-toi… », m'a-t-elle dit, « … et suis-moi dans ma chambre. » Je me suis enfoncé un peu plus dans le buisson pour qu'elle ne puisse pas m'attraper. Alors elle m'a frappé avec sa canne en criant comme une hystérique : « Tu ne vas pas déserter avant la bataille, petit sacripant ! » Je lui ai répondu que je ne voulais pas, qu'elle me faisait peur. Ça n'a fait que décupler sa colère. Elle a d'abord essayé de m'extraire de ma cachette en se servant de sa canne. N'y parvenant pas, elle m'a insulté : « Lâche ! Incapable ! Chiffe molle ! Impuissant ! »

DR CHARDON - Là, elle a eu raison.

ANNIBAL - Elle a ajouté : « Une bonne guerre, voilà ce qu'il vous faut à vous, les jeunes. De mon temps, un fantassin lutinait dix cantinières avant de monter au front. » Puis elle est partie en mau- gréant je ne sais quoi. Au bout de quelques mètres, elle s'est mise à galoper en hurlant à tue-tête : « Petites culottes et porte-jarretelles, à l'attaque ! »

DR CHARDON - La générale ?

LUCILE - On dirait que c'est elle, en effet.

DR CHARDON - Elle traîne peut-être dans le parc encore maintenant.

LUCILE - Probablement.

DR CHARDON - Il vaudrait mieux que nous partions tout de suite à sa recherche.

LUCILE - Laisse ce garçon finir son récit, nous aviserons ensuite.

DR CHARDON - Ma parole, il n'y a plus que lui qui compte !

LUCILE - Allez-y, terminez.

ANNIBAL - Dès qu'elle a complètement disparu de ma vue, je me suis levé, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru, couru, jusqu'ici dans ce bureau.

DR CHARDON - Très bien, nous avons entendu vos malheureuses péripéties et nous allons prendre les mesures qui s'imposent. Maintenant, allez vous restaurer à la cafétéria, puis rentrez chez vous vous reposer. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

ANNIBAL - Ce serait avec plaisir, mais je dois achever mon travail. **DR CHARDON** - Revenez demain et nous verrons cela ensemble. **ANNIBAL** - Ah non ! Le travail, c'est le travail.

DR CHARDON - Bravo. Une telle conscience professionnelle se fait rare de nos jours, mais je doute que vous soyez en état d'accomplir votre tâche.

LUCILE - C'est vrai que vous vouliez voir le directeur, eh bien, vous l'avez devant vous.

DR CHARDON - Docteur William Chardon pour vous servir. W.C. pour les intimes.

ANNIBAL - Annibal de Basse-Cour. A.B.C. pour les amis.

DR CHARDON - Vieille noblesse de robe, je présume ?

ANNIBAL - Non, vieille noblesse de plume.

DR CHARDON - Ah ! un de vos ancêtres était écrivain ?

ANNIBAL - Pas du tout, il était volailler.

DR CHARDON *(dépité)* - Ah…

ANNIBAL - À Versailles, à la cour du Roi-Soleil.

DR CHARDON - Ah ! ça change tout ! Je suis enchanté de vous connaître. Eh bien, si vous avez quelque chose à me vendre, je suis prêt à vous accorder un peu de mon temps.

ANNIBAL - Un peu de temps sera insuffisant.

DR CHARDON - Holà ! Qu'avez-vous donc de si intéressant à me proposer ?

ANNIBAL - Je n'ai rien à vendre, cher monsieur, je suis inspecteur de la Sécu.

DR CHARDON - Et merde !!!

ANNIBAL - Inutile de vous dire que ce que je viens de vivre ne plaide pas en votre faveur. Je vais devoir le mentionner dans mon rapport.

DR CHARDON - Il serait peut-être plus sage de discuter de tout cela devant un bon repas. Je vous invite au restaurant réservé aux VIP. Une coupe de champagne en guise d'apéritif vous aidera à retrouver tous vos esprits.

ANNIBAL - Merci de vous préoccuper de ma santé. Autant de sollicitude me toucherait si j'étais certain qu'elle soit désintéressée. Soyez rassuré, je crois avoir retrouvé toute ma lucidité.

LUCILE - C'est sûrement le médicament que tu lui as administré qui lui a permis de récupérer aussi vite.

DR CHARDON - Évidemment, si c'était toi qui le lui avais prescrit, il dormirait comme une marmotte.

LUCILE - Très drôle !

ANNIBAL - À propos de prescriptions médicales, la grosse dame m'a raconté des choses qu'il va falloir éclaircir.

DR CHARDON - Ah ! celle-là, quand je vais la tenir !

ANNIBAL - Notamment le fait que n'importe qui peut avoir accès à votre armoire à pharmacie.

DR CHARDON - J'ai simplement oublié de la fermer à clef, voilà tout.

ANNIBAL - C'est un oubli fâcheux, très fâcheux. Nous allons également devoir évoquer l'ambiance pour le moins libertine qui règne ici.

DR CHARDON - Que voulez-vous que j'y fasse ? La vie privée de mes patients ne me regarde pas. Je ne suis responsable que de leur santé physique et psychique.

ANNIBAL - Vous avez tout à fait raison. Néanmoins, vous êtes comptable de la bonne tenue de cet établissement. Vous devez veiller à ce que tous vos clients puissent suivre leur cure en toute tranquillité, sans avoir à subir les assauts obscènes des vieilles, des grosses et des bourgeoises, si vous voyez ce que je veux dire.

DR CHARDON - Je ne peux pas être partout.

ANNIBAL - Et puis, vous allez peut-être pouvoir m'expliquer pourquoi ce monsieur dort sur cette chaise depuis plus d'une heure ?

DR CHARDON - Il dort parce qu'il a sommeil.

LUCILE - Il est très fatigué.

ANNIBAL - C'est un curiste ?

LUCILE - Oui.

ANNIBAL - Donc il doit avoir une chambre pour se reposer. Pourquoi n'y est-il pas ?

DR CHARDON - Vous lui demanderez quand il se réveillera. Avez-vous d'autres griefs à formuler en ce qui concerne la tenue de ma clinique ?

ANNIBAL - Vous semblez nerveux, monsieur Chardon.

DR CHARDON - J'ai eu une matinée très éprouvante.

ANNIBAL - Vous n'avez rien à redouter de moi si tout est en ordre.